

# «Ces jours resteront gravés

A Genève, des réfugiés et des militants ont occupé le théâtre du Grütli pendant 17 jours. Retour sur un mouvement spontané, brouillon parfois, qui a relancé le débat sur les abris. Et offert quelques moments de joie à des requérants terriblement isolés.

Au début de l'occupation, les volontaires et les requérants ont servi plus de cent repas par jour.



Cédric Reichenbach

«J'aurais jamais imaginé cela en arrivant au Grütli. Ces gens ont un toit, une famille, de l'argent... et pourtant, ils ont tout lâché pour nous accompagner. Ils ont même dormi avec nous, dans le couloir!» Assis sur le gazon, à l'ombre d'un arbre s'élevant entre la Maison des arts du Grütli et l'église du Sacré-Cœur, proche de Plainpalais, Kezhia\*, un Africain d'une trentaine d'années, parle avec émotion des militants qui l'ont soutenu pendant près de trois semaines. Une expérience qui

a marqué tous ceux qui l'ont vécue. Il y a un mois – lundi 15 juin exactement –, des requérants d'asile logés au foyer des Tattes avaient décidé d'occuper le théâtre du Grütli pour protester contre leur transfert dans des abris antiatomiques. Mauro Poggia, conseiller d'Etat en charge des affaires sociales, et donc des réfugiés, avait reconnu que les abris de la protection civile «ne sont pas humainement acceptables à long terme». Mais le ministre avait aussi répété qu'il ne disposait pas d'autres

endroits dans une région en proie à une profonde crise du logement.

## DANS LES FLAMMES

Kezhia soulève son tee-shirt: une large cicatrice court le long de son épaule. «Vous voyez cette marque? C'est arrivé aux Tattes la nuit où j'ai dû sauter par la fenêtre pour échapper aux flammes (*ndlr*: l'incendie du foyer des Tattes, en face d'Ikea, à Vernier, avait entraîné en novembre la mort d'un jeune Erythréen et fait quarante blessés)».

# dans mon cœur»



CeR



CeR

Allongé sur le gazon à ses côtés, Ayop arbore un gros pansement sur la tempe. Lui aussi a dû sauter d'un des étages pour sauver sa vie. Le Tchadien de 19 ans avait ensuite échappé de justesse à son renvoi par vol spécial vers l'Espagne grâce à la gauche et aux milieux associatifs. Comme d'autres réfugiés, Ayop est venu au Grütli défendre «ceux qui refusent d'être mis dans des bunkers», un hébergement critiqué en raison du manque d'air, de la forte promiscuité qui favorise la propagation de mala-

dies comme la gale et des problèmes psychologiques que peut entraîner un séjour de plusieurs mois dans un endroit confiné.

«Nombre de ceux qui occupent le théâtre sont des rescapés des Tattes, souligne Ayop en jetant un regard en direction du Grütli. Pourquoi le gouvernement cherche-t-il à les mettre sous terre? C'est comme si on voulait les punir.»

## CENT REPAS PAR JOUR

La colère est palpable. Mais elle s'estompe lorsque l'on évoque la mobilisation genevoise à laquelle aucun des requérants ne s'attendaient. Des manifestations pendant trois semaines (dont deux ont réuni un millier de personnes), des centaines de repas servis grâce une cuisine installée en plein air, des permanences de jour comme de nuit; des collectes de fonds, un service juridique improvisé, des dizaines de communiqués pour les médias et des heures d'assemblées avec traduction en anglais et en arabe: les volontaires gravitant autour du Grütli n'ont pas ménagé leurs efforts pour faire avancer la cause des réfugiés.

«Le premier soir, explique Ignace Cuttat, assistant en lettres et ancien du syndicat des étudiants de l'Université de Genève, nous n'étions pas du tout préparés. Le refus des requérants des Tattes d'être transférés et leur venue au théâtre ont été si spontanés que nous avons été pris de court quand ils ont demandé du soutien.» Une tente, des réchauds, des casseroles et quelques grosses marmites sont amenés sur place. Les invendus des supermarchés sont récupérés. Très vite, ce sont près d'une centaine de personnes – requérants, militants, sympathisants – qui se présentent pour remplir leur assiette.

«Avec le début du ramadan nous avons eu moins de travail en cuisine, relève une femme entrain de couper des tomates avec un réfugié logeant ailleurs mais ayant décidé de venir soutenir le collectif. On doit tout de même continuer à faire à manger la journée pour les bénévoles et les gens qui viennent à la rencontre des requérants.» Chaque soir, des dizaines de personnes se retrouvent à 18h devant le Grütli pour connaître l'avancée des négociations avec la Ville et le canton. «Ils ont trouvé un endroit où loger?», entend-on dans la foule. Pablo Cruchon, permanent de Solidarités (gauche de la gauche genevoise), empoigne le mégaphone: «Certains affirment que les requérants célibataires déboutés doivent être placés dans les bunkers parce qu'ils sont moins 'dommages' que les autres: c'est inacceptable. Personne ne devrait y vivre!».

## Aucun requérant ne s'attendait à une telle mobilisation.

Après quelques applaudissements, la foule part en «manif sauvage», bloquant la circulation à Plainpalais. La police accompagne le mouvement, mais n'intervient pas. «Ça fait dix jours que nous occupons un immeuble de la municipalité en plein centre-ville et il n'y a pas d'évacuation, glisse un Genevois membre du collectif. Ils n'osent pas, car nous touchons un point sensible.»

## SUR LES ROTULES

Quelques minutes plus tard, une femme d'une quarantaine d'années vient déposer discrètement deux grands sacs remplis d'aliments et d'autres produits de première nécessité (dentifrice, shampoing, papier ménager). «Je travaille pour une association qui aide les femmes migrantes. Comme



Keystone-a

**Le député vert Ueli Leuenberger, nommé médiateur par la Ville.**

Ci-contre  
**Au 2<sup>e</sup> étage du Grütli, les matelas des requérants sont rangés. Les occupants ne peuvent pas y rester la journée.**

**Le garde-manger a été installé au rez-de-chaussée.**



nous fermons durant l'été, je me suis dit que ça pouvait leur être utile.» Un autre soir, c'est un restaurant qui amènera une partie du repas.

«Où dormons-nous?» «En haut, répond Aude Martenot, de Solidarité Tattes, sur les rotules après une quinzaine de jours d'occupation. On se relaie pour que des volontaires soient en permanence sur les lieux avec la trentaine de requérants. Les conditions ne sont pas faciles et on tombe vite un peu malade – on appelle ça la 'grippe du bunker'. Ça donne une vague idée de ce que vivent beaucoup de réfugiés», explique celle qui a avancé ses vacances pour être présente. Au deuxième étage, le large couloir où s'alignent les «squatters» du Grütli pour dormir est désert. Une vingtaine de matelas sont empilés devant une grande fenêtre ouverte. «Le couloir ne sert que la nuit, c'est la règle, explique un des éducateurs envoyés par la Ville pour garder un œil sur le collectif. Au début, certains ont eu un peu de mal à se lever le matin, mais à part ça, tout se passe bien.»

### AUCUNE BAGARRE

Les agents de sécurité se disent aussi surpris de la manière dont l'occupation se déroule. «Le parvis où ils mangent est propre, les déchets sont ramassés et il n'y a pas eu une seule bagarre, résume l'un d'eux.» De quoi émouvoir une militante aux cheveux gris venue prêter main-forte: «ça fait plaisir à voir, les jeunes ne sont pas aussi individualistes qu'on le pense parfois!».

Rencontré dans un café à quelques mètres de là alors que son mandat de médiateur entre la Ville, le canton et le collectif était sur le point de se terminer, Ueli Leuenberger ne semblait pas partager cet enthousiasme. Pas totalement en tout cas. «Le collectif d'occupation du Grütli n'a rien d'homogène, relève le conseiller national vert en frottant ses yeux cernés. Vous avez des migrants, des membres de Solidarités, des étudiants, des gens issus d'associations d'aide aux migrants, des anarchistes habitués aux squats... Ce mélange a rendu les né-



gociations terriblement difficiles. J'ai moi-même été traité de facho!» Si certains militants exigent de l'Etat qu'il assume ses responsabilités, d'autres ne reconnaissent aucune autorité.

«Quand deux ministres (les conseillers d'Etat Mauro Poggia et Antonio Hodgers, *ndlr*) acceptent de vous recevoir, vous devez faire des concessions, estime Ueli Leuenberger qui fut président du Collectif de soutien aux sans-papiers de Genève. Vous ne pouvez pas demander sans accepter de donner en retour. Cela étant dit, je suis très content que tous ces jeunes se soient mobilisés et continuent de donner de la voix. En plus de dénon-

cer le problème des bunkers, ils ont permis à certains réfugiés de découvrir pour la première fois en Suisse ce que sont l'empathie et la solidarité.» Une opinion que partagent les principaux intéressés: «Vous n' imaginez pas à quel point on se sent abandonné lorsque l'on est sans famille et débouté, confie un Tunisien. Alors, quand des gens prennent le temps de vous parler, cuisinent avec vous, vous montrent un peu d'amour – bref, quand on vous traite comme un être humain –, ça fait vraiment quelque chose. Quoi qu'il arrive, ces trois semaines resteront gravées dans mon cœur». ■

Cédric Reichenbach

\*Prénom d'emprunt

Les manifestants rêvent de remplacer tous les abris souterrains de Suisse par des «logements dignes et humains».

## Dans l'église du Sacré-Cœur?

Un accord a finalement été trouvé entre les occupants du Grütli et la Ville de Genève jeudi dernier. Les réfugiés logent maintenant dans une salle de concert au centre-ville qu'ils ne doivent pas quitter à 8h du matin, comme au Grütli.

Une «trêve estivale», estime la *Tribune de Genève*, car le collectif – constitué désormais en association (Tattastrophe) –, a l'autorisation d'occuper les lieux jusqu'au 15 août seulement: «La rentrée s'annonce

orageuse. D'autant plus à la veille d'élections fédérales qui mettront les questions d'immigration au cœur des débats».

Auparavant, l'église catholique du Sacré-Cœur (voisine du Grütli) s'était dit prête à accueillir la trentaine de requérants. La proposition n'a pas abouti, car la Ville n'a pas pu donner suffisamment de garanties à la paroisse en cas de dommages ou d'éventuelles procédures judiciaires. ■

CeR